

Les francophonies au Salon du livre de Paris (21-24 mars 2014)

Francesca DAINESE, Université Paris-Sorbonne

Le Salon du livre de Paris réserve naturellement une place aux littératures des francophonies du monde. En sont témoins les six textes suivants :

1. Elles ont choisi le français pour écrire : Laura Alcoba et Silvia Baron Supervielle (compte rendu)
2. Pratique langagière ou « langue parlée » dans la littérature africaine (compte rendu)
3. Le Prix des Cinq Continents : entretien avec Mme Senghor-Ba (compte rendu)
4. Entretien avec Nathalie Philippe, Chargée de mission pôle livre et traduction, Institut français
5. Pierre Assouline et Dong Qiang : Les prix littéraires s'exportent-ils ? (compte rendu) suivi d'un Entretien avec Pierre Assouline
6. L'Europe et le livre (compte rendu)

1.

Elles ont choisi le français pour écrire : Laura Alcoba et Silvia Baron Supervielle

(Stand de l'Institut français, Salon du livre de Paris, samedi 22 mars 2014, 14h00-15h00)

Compte rendu

L'Institut français, partenaire officiel du Salon du livre de Paris qui a lieu à la Porte de Versailles du 21 au 24 mars 2014, participe à l'accueil du pays d'honneur, l'Argentine. Dans ce cadre, il présente auprès du plus large public *Elles ont choisi le français pour écrire*, un aperçu de deux intellectuelles et auteures qui écrivent en français, qui n'est pourtant pas leur langue d'origine. La rencontre avec Laura Alcoba et Silvia Baron Supervielle est un débat sur les formes nouvelles de la création, du savoir et de l'influence de la France, notamment sur les thèmes de la traduction et de l'écriture. Une place particulière dans cette rencontre est réservée aux lettres argentines et aux thématiques concernant la langue « grand-maternelle » dans l'expérience d'auteurs francophones à l'étranger. Alcoba, maître de conférences à l'Université de Paris Ouest-Nanterre (où elle enseigne la littérature espagnole du Siècle d'Or), est une romancière et une traductrice franco-argentine de nouvelles, de romans et de plusieurs pièces de théâtre. Ses auteurs sont des plus variés, d'Iván Thays à Pedro Calderón de la Barca. Son premier roman, *Manèges* (2007), est une petite histoire argentine d'inspiration autobiographique. Il évoque un épisode de ses premières années en Argentine, sous la dictature militaire. Ce premier roman, comme les suivants, a été écrit en français puis traduit en espagnol sous le titre de *La casa de los conejos* par le romancier argentin Leopoldo Brizuela. Il reçoit

un grand écho en Argentine dès sa parution en langue espagnole, surtout pour une œuvre écrite en français pour être ensuite traduite dans son pays d'origine. Il en est de même avec *Jardin blanc*, roman inspiré de la vie d'Ava Gardner et traduit en espagnol par le poète Jorge Fondebrideren en 2009, et avec *Les Passagers de l'Anna C.* (2012) narrant le périple accompli par une poignée de jeunes Argentins pour rejoindre Che Guevara. Alcoba est au Salon du Livre pour parler de son dernier roman, *Le Bleu des abeilles* (2013), inspiré de l'arrivée de l'auteure en France. À l'âge de dix ans, la protagoniste découvre la France et apprend le français, tout en entretenant une correspondance avec son père, alors prisonnier politique en Argentine.

Interviewé par Pascal Jourdana, directeur artistique de La Marelle, l'auteure raconte « l'aventure du déplacement ». Elle soutient que le déplacement est toujours « lié à quelque chose », la recherche d'un nouveau soi par exemple, ou l'affection pour un lieu, une ambiance particulière qui nous inspire confiance. Ce qui arrive est une expérience de partage nouveau entre connu et inconnu et, finalement, une nouvelle chance de croissance intérieure. Alcoba parle de la langue française comme d'une grand-mère, d'une « langue grand-maternelle », qui à partir de son enfance a fait « grandir » l'auteure. Le français n'a jamais été appris, mais toujours « parlé », tout simplement.

A ce propos elle raconte la « peur » qu'elle a eue de la langue, quand elle était petite dans un pays inconnu. Au fil du temps le français est devenu pour l'auteure la langue dans laquelle elle a appris à avoir peur, à se surveiller, à avoir une autre relation avec son corps, avec sa façon de penser. Elle a surmonté ce sentiment de confusion grâce à l'écriture, et notamment à la traduction. L'adaptation à la nouvelle langue lui a donné une insoupçonnée liberté de s'exprimer. L'expérience extraordinaire de la traduction est strictement liée au passage à une autre culture, mais cela ne peut pas venir tout simplement de façon « naïve » : elle se produit par le mélange entre la langue et soi-même. L'influence qui en découle est une « double invention » : la langue s'invente avec l'auteur et l'auteur s'invente avec la langue, un processus que l'auteure définit comme étant une « danse amoureuse ».

Son éditeur argentin parle d'une façon moins romantique de cette liaison avec le français : la stratégie éditoriale pour promouvoir *Le bleu des abeilles* en Argentine a pratiquement effacé le fait que le livre a été écrit en français. Il n'a pas été considéré comme une traduction mais comme « un libro argentino » de la Collection Bleu. Laura, de toute façon, est convaincue de pouvoir écrire seulement en français, sa « langue de travail littéraire ».

Sur ce sujet, Silvia Baron Supervielle lui donne tout à fait raison. Avouant de ne pas vouloir oublier l'espagnol, le français reste la langue « la plus proche d'elle ». Même si l'auteure née à Buenos Aires se dit toujours un écrivain du Río de la Plata et a commencé sa carrière avec des poèmes et des nouvelles dans sa langue maternelle, sa langue d'écriture aujourd'hui passe entre des signes et codes

autres que linguistiques. Quelques années après son arrivée en France en 1961, elle recommence à écrire, mais en français, sa « langue d'adoption ». Supervielle n'aime pourtant pas cette étiquette ni celle qui désigne l'espagnol comme étant sa langue maternelle. « Et la langue paternelle c'est quoi ? Le français ? », s'exclame-t-elle avec véhémence. « Je suis née sans langue, ou bien je suis hors des deux langues ». Supervielle, qui a publié une série de poèmes dans *Les lettres nouvelles*, a écrit pour les éditions Granit *La distance de sable*, son premier recueil en français. Ensuite, le succès est arrivé avec ses publications chez Seuil et Gallimard, mais Supervielle est surtout très connue pour être une des traductrices les plus douées des écrivains argentins comme Jorge Luis Borges, Julio Cortázar, Silvina Ocampo, etc. Elle est également la traductrice en espagnol des œuvres de poésie et de théâtre de Marguerite Yourcenar. Cette grande expérience de la traduction est, pour elle, un « travail de passage », un exercice pour améliorer en même temps le français et l'espagnol, une « sorte de dialogue musical » : avant tout, il faut écouter pour se perfectionner, chaque texte a sa musique. Cela signifie aussi que le passage dans une autre langue doit respecter un rythme différent. Le respect du silence, la traduction du silence est aussi importante que les mots. Les mots des écrivains « entre deux rives » (les francophones illustres comme Hector Bianciotti, Borges, Samuel Beckett) sont extraordinaires parce que leur paysage est l'écriture même, considérée comme un mélange musical qu'il faut traduire de l'intériorité. Pour la même raison, l'auteure, qui a reçu le Prix de littérature francophone Jean Arp 2012 pour l'ensemble de son œuvre, soutient que la politique française doit faire plus pour l'insertion de la littérature francophone dans le paysage littéraire français, tout particulièrement dans l'enseignement : « au-delà du rapport entre fiction et affection, à la base, il y a un héritage culturel très riche à partager ». Supervielle soutient que la langue représente la première fiction de l'écriture, mais finalement on parle toujours de quelque chose qui nous a fait tomber amoureux. L'écriture, pour cela, est riche en émotions. Paradoxalement, l'émotion a besoin de l'écriture pour être canalisée. L'écriture met à distance les sentiments réels, humains trop humains, qui suppriment l'écrivain. Ce n'est pas un masque, mais une mise à distance qui nous apprend à maîtriser les émotions. Pour Supervielle, écrire en français et traduire ont été des expériences linguistiques mais aussi humaines de connaissance de soi : « sans le Français je ne serais jamais devenue une auteure et surtout une auteure argentine ».

Références bibliographiques

Alcoba, Laura. *Manèges : petite histoire argentine*. Paris : Gallimard, 2007.

---. *Jardin blanc*. Paris : Gallimard, 2009.

---. *Les passagers de l'Anna C*. Paris : Gallimard, 2011.

---. *Le bleu des abeilles*. Paris : Gallimard, 2013.

Baron Supervielle, Silvia. *La distance de sable*. Paris : Granit, 1983.

---. *La ligne et l'ombre*. Paris : Seuil, 1999.

2.

Pratique langagière ou « langue parlée » dans la littérature africaine

(Compte rendu, Salon du livre de Paris, Stand du Bassin du Congo, lundi 24 mars 2014)

L'association Livres et auteurs du Bassin du Congo renouvelle sa participation pour la cinquième année consécutive au Salon du livre. Agora de la littérature d'Afrique Centrale, le stand est un lieu de rendez-vous international où les auteurs, les représentants d'institutions, les spécialistes de la littérature africaine et les maisons d'édition se rencontrent pour discuter de l'actualité littéraire francophone. Henri Lopes, président d'honneur de Livres et auteurs du Bassin du Congo, échange avec Alexandre Wolff, responsable de l'Observatoire de la langue française à l'Organisation internationale de la francophonie (OIF), sous la modération d'Yvan Amar, journaliste à RFI. L'intitulé de la rencontre est « Pratique langagière ou 'langue parlée' dans la littérature africaine ».

L'ambassadeur et écrivain franco-congolais d'origine camerounaise Lopes explique le savant mélange de langue lingala, du français et des « congolismes » utilisé dans ses romans *Le pleurer-rire* et *Une enfant de Poto-Poto*. Il rappelle que le mode d'expression qui associe la langue française et les langues vernaculaires a été initié par Ahmadou Kourouma dans *Les soleils des indépendances*. Celui-ci a mélangé le lexique malinké à la syntaxe française. Cette expérimentation est devenue un vrai mode d'expression, semblable au langage oral, et de plus en plus utilisé dans les littératures africaines contemporaines. Les auteurs appartenant à cette tendance se rapportent fréquemment aux quartiers populaires et à leur vivacité exubérante.

Wolff évoque les variétés du français pour définir la question lexicale du français en Afrique : « il y a des quartiers, comme la Corniche, où il y a plusieurs types de congolais, d'ivoiriens... qui ont appris le français à l'école et qui se débrouillent. On parle en général de créolisme pour ce genre d'hybridation, sur l'exemple des Antilles ». Wolff précise que l'ivoirien est l'apanage des gens scolarisés, des élites locales, capables aussi de maîtriser parfaitement le français. Le dialecte de la région est, lui, difficile à comprendre bien qu'il soit mélangé au français. On la retrouve dans les bandes dessinées et à la télévision. Pour Wolff, il y a dans chaque mélange linguistique une histoire et une géographie de longue date. Dans les bandes dessinées et la télévision, la langue se développe de façon très libre. Elle est autonome au point qu'on ne peut plus définir chez les auteurs africains contemporains quels mots « sont français » ou pas.

Écrivain congolais d'origine camerounaise, Lopes considère avoir le droit des francophones à utiliser toutes les expressions de la création, et donc toutes les expressions de la francophonie, quel que soit le lieu, et de se les approprier. Peu importe si le résultat est une pratique langagière ou une

« langue parlée ». « On parle d'appropriation linguistique ? D'accord, alors que doit-on dire de la Renaissance française ? *Mona Lisa* de Leonardo da Vinci n'était-elle pas une appropriation ? » Selon Lopes, le phénomène d'appropriation au niveau linguistique prend seulement la forme d'une différence de prononciation, de sonorité. Il nous propose l'exemple de Kourouma. Cet auteur a écrit dans tous ses livres avec la couleur du malgache, mais la syntaxe est typiquement française.

Le vrai problème, dans ces cas de « créolisme », est la traduction : le mélange de langue lingala, du français et des « congolismes » dans *Le pleurer-rire* a rendu impossible la traduction dans d'autres langues africaines. « Finalement on a choisi l'anglais », avoue Lopes : « tous les Nigériens qui l'ont lu en anglais m'ont dit que c'était formidable, mais il était nécessaire de recourir à des traducteurs linguistes qui ont fait attention à traduire un français africain vers un anglais africain ». Serait-il possible que le français de Paris finisse par devenir une simple variante d'un français international ? Lopes nous raconte un épisode survenu au Congo : un homme politique parisien parle publiquement de « cafouillage ». C'est alors un scandale. Dans le français de Brazzaville, « cafouiller » ne signifie pas « s'impêtrer », mais « tricher, traficoter ». Lopes déclare : « J'ai eu envie de corriger mes compatriotes quand il m'arrivait d'entendre dans la rue ce genre de solécismes, après je me suis dit : non, ils correspondent à notre histoire ».

A quand un français d'Afrique naturalisé qui s'identifierait à un français de souche ? L'exemple du Québec, selon Lopes, est à l'avant-garde. Ce dernier défend farouchement l'identité de sa langue pour valoriser les idiomes et expressions locaux et remplacer les mots anglais. L'intérêt du Québec est de protéger sa langue et ses créations, nées pour intégrer les idiomes locaux et remplacer des mots anglais. Au Rwanda, l'unité linguistique a fait disparaître la question du français local, puisqu'il y a une langue officielle. Avec des efforts dans ce sens, selon Lopes, le français ne sera jamais une langue étrangère en Afrique : « Quand je marche dans la rue, les Congolais s'expriment en Français, c'est leur langue, il y a des fautes – comme entre les Parisiens –, mais le français au Congo est devenu une langue africaine ! ». Comme le français dans la vie des Africains n'est pas une langue maternelle, il est important de considérer aussi les langues nationales. Celles-ci ont permis un échange intéressant dans la création littéraire mondiale : on a, par exemple, emprunté des mots en français.

Mais, en parlant d'un français international, Lopes sourit : « On en est encore loin, les élèves africains sont toujours corrigés à l'université au Québec, parce que... oui c'est bien d'écrire avec l'accent, aigu, grave et circonflexe ! »

Références bibliographiques

Kourouma, Ahmadou. *Les soleils des indépendances*. Montréal : PU de Montréal, 1968.

Lopes, Henri. *Une enfant de Poto-Poto*. Paris : Gallimard, 2011.

---. *Le pleurer-rire*. Paris / Dakar : Présence africaine, 2003.

3.

Le Prix des Cinq Continents : entretien avec Mme Senghor-Ba

(Compte rendu)

Au Salon du livre, le stand des Livres et auteurs du Bassin du Congo est toujours une fête. Alain Mabanckou vient de passer avec son grand sourire et disparaît. L'Organisation internationale de la francophonie (OIF), organisateur du prix, soutient le stand du Bassin du Congo au Salon du livre 2014. Mme Senghor-Ba, spécialiste du Prix des Cinq Continents de la Francophonie, me raconte que Mabanckou, quand il a reçu son prix en 2005, a prononcé une phrase très significative : « La France est petite comparée à la francophonie. La langue française est ailleurs... Et c'est tant mieux ! » Depuis sa création en 2001, le Prix des Cinq Continents de la Francophonie a, selon l'article 1 de son règlement, pour objectif de « mettre en lumière des talents littéraires reflétant l'expression de la diversité culturelle et éditoriale en langue française sur les cinq continents. Il consacre un texte de fiction narrative (roman, récit, nouvelle) écrit en français et est décerné annuellement ». Ce prix est connu comme « le prix de la chance ». Par exemple, la Québécoise Jocelyne Saucier, lauréate pour *Il pleuvait des oiseaux* (XYZ), tout comme Hubert Haddad (Tunisie-France), lauréat pour le roman *Palestine* (Zula), ont reçu plusieurs prix dans leur pays après l'obtention du Prix du Cinq Continents. Avançant que le champ littéraire abordé dans ces livres est assez large, Mme Senghor-Ba considère qu'il est important pour pouvoir participer que le livre raconte une expérience qui touche à la diversité culturelle. Après cela, la langue est vraiment le critère distinctif et novateur. La résonance du prix est liée à la figure de J. M G. Le Clézio, Prix Nobel, membre du jury Renaudot et Président du jury du Prix des Cinq Continents. L'obtention du Prix des Cinq Continents permet à l'auteur de gagner en notoriété, d'être publié et de bénéficier d'un an de promotion. Le lauréat est également invité aux rencontres publiques et peut entrer comme membre « honoraire » dans le jury du prix, comme Ananda Devi l'a fait pour cette édition 2014.

Mme Senghor-Ba reconnaît toutefois que l'obtention de ce prix a une incidence sur les ventes mais ne permet pas de les augmenter de façon spectaculaire, puisque, quand les auteurs sont récompensés, leurs livres sont déjà assez anciens : la sélection des dix romans finalistes est publiée au début du mois de juillet et la communication du lauréat début octobre, alors qu'il faut encore attendre le mois de novembre pour la cérémonie de remise du Prix, soit un an et demi après la sortie du livre. De plus, la couverture médiatique est loin de suffire, à l'exception de *La librairie francophone* et de Radio France International, notamment l'émission de Paula Jacques, journaliste dans la presse écrite et productrice à Radio France, qui anime depuis 1999 le magazine culturel

« Cosmopolitaine » sur France Inter. En outre, Haïti offre une attention particulière aux innovations littéraires francophones. *Le nouvelliste*, journal connu, fait paraître chaque année des extraits de chaque texte finaliste.

Au niveau de l'édition, peu de maisons sont disposées à investir dans cette littérature. Zulma, une des rares, est une petite maison d'édition qui ne bénéficie pas de ventes particulières. Actes Sud, par contre, est très dynamique, notamment dans la pratique de la coédition ; elle travaille de concert avec des maisons québécoises ou, par exemple, avec les éditions Balzac en Algérie. Elle collabore aussi avec l'Association des éditeurs indépendants en Amérique Latine, en particulier dans leur collection « Parisolidaire » des auteurs du Sud au Nord pour le revendre dans des pays Sud en coédition à un prix favorable. Une œuvre de diffusion importante est accomplie par l'Institut français et l'Alliance française. En revanche, la diffusion de ces œuvres en France reste moyenne.

Le stand des Livres et auteurs du Bassin du Congo représente la politique de l'OIF et on n'y rencontre pas seulement des Congolais. Soutenir la diversité culturelle est sa mission. Pour Mme Senghor-Ba, la diversité est « une richesse que la langue française met en contact ». L'objectif est d'encourager les relations entre tous les pays francophones. La langue est à la fois le lien et l'horizon des locuteurs. Jadis langue du colonisateur, elle est dorénavant réévaluée comme un trésor et un trophée en cela qu'un Haïtien et un Sénégalais ne peuvent échanger qu'en Français. Mais la mission de l'OIF est aussi de défendre et protéger les langues autochtones, comme le Swahili ou le Bambara. Le Créole mérite un discours à part, selon Mme Senghor-Ba. Il y a en effet polémique puisqu'elle n'est pas beaucoup publiée, mais c'est une langue à part entière avec des écrivains illustres tels que Patrick Chamoiseau. De toute façon, cette « bataille » n'agite plus les jeunes générations, qui lisent tout simplement de la « littérature en français ».

Que reste-il alors selon elle, de la définition de la « Francophonie » ? Comme Le Clézio l'a enseigné, la mission de l'OIF et du Prix du Cinq Continents n'est pas uniquement la diffusion d'œuvres en français, mais aussi la promotion de l'amour envers la langue française. L'adjectif « francophone » traduit souvent une sorte d'exclusion et un manque de reconnaissance par rapport aux écrivains « franco-français », mais tous écrivent pourtant au même titre en français. En plus, selon Mme Senghor-Ba, à l'ère de la modernité et des médias, il y a peu de sens à parler d'« origine » : « on peut être égaux en défendant la couleur de chacun ».

Mais ces remarques ne s'appliquent pas au cas de Mabanckou, qui a beaucoup de succès à Paris. Peut-être écrit à Paris en quelque sorte pour être lu à Paris, pour avoir un imaginaire facile à partager avec son lectorat européen. Mme Senghor-Ba est plutôt convaincue que sa notoriété est liée à sa personne. Sachant conquérir ses lecteurs, Mabanckou est un grand sourire en trois langues différentes (il parle le congolais, le français et l'anglais). Dans ses romans comme *Black*

Bazar, *Verre cassé*, *Mémoires de porc-épic*, sa langue est un mélange unique d'expressions des plus rares.

Un prix peut-il former le goût des lecteurs ? Rien n'est moins sûr, mais on peut pourtant répondre qu'une bande rouge sur un bouquin peut assurément faire des miracles.

4.

Entretien avec Nathalie Philippe, Chargée de mission pôle livre et traduction, Département Langue française, Livre et Savoirs, Institut français (27 mai – 6 avril 2014)

Beaucoup de temps s'est écoulé depuis que Julien Luchaire a créé le premier Institut Français en 1907 à Florence, grâce à l'aide de la Faculté de Lettres de Grenoble. Aujourd'hui, son établissement est devenu un opérateur du Ministère des Affaires étrangères et du Développement International pour l'action extérieure de la France. Plus de cent-cinquante Instituts Français dans le monde s'occupent chaque jour de la promotion de l'action culturelle hors de France et poursuivent les missions d'accueil en France des cultures étrangères. Dans le contexte du Salon du Livre, l'espace de l'Institut Français maintient son rôle de lieu de rendez-vous international dans le domaine des échanges intellectuels : grands débats, promotion des auteurs de langue française ainsi que des innovations numériques. Nous nous entretenons avec Nathalie Philippe, Chargée de mission pôle livre et traduction, du Département Langue française, Livre et Savoirs.

La littérature francophone connaît-elle un essor dans le paysage littéraire français ? Et dans « le monde » ?

Je dirais que la littérature francophone a de plus en plus tendance à se fondre dans le paysage éditorial français, et ce notamment grâce à certains prix littéraires obtenus par des auteurs comme feu Ahmadou Kourouma, Alain Mabanckou, Tierno Monénembo (tous trois ont eu le Renaudot) ou encore plus récemment Leonora Miano (Prix Fémina).

L'« étiquette francophonie » a-t-elle encore du sens en 2014 ? Comment et à quel degré est-elle utilisée par les librairies, bibliothèques, universités, maisons d'édition ? Avec qui êtes-vous en contact ?

Le terme « francophonie » est utilisé à la fois dans un contexte politique (rayonnement de la langue française à l'étranger) et universitaire pour désigner les littératures d'expression française produites hors de France. En revanche, comme je l'ai dit dans ma première réponse, les littératures francophones tendent de plus en plus à se fondre dans la littérature française, étant de moins en moins éditées dans des collections qui ont par le passé contribué à leur reconnaissance (ex. « *Monde noir Poche* » chez Hatier) et donc fondues dans l'offre. De nombreux « classiques » sont parus en poche,

Sony Labou Tansi, Ahmadou Kourouma, chez Points Seuil, A. Hampâté Bâ chez 10/18, Calixthe Beyala chez *J'ai lu*, Khadi Hane chez *Pocket*, etc.

Quel est la valeur d'un prix comme le Goncourt et autres prix français pour la diffusion des œuvres (francophones et françaises) à l'étranger ? Avez-vous des bases de données au regard de la vente de ces auteurs : Alain Mabanckou, Dany Laferrière, Patrick Chamoiseau, Andrei Makine, Tahar ben Jelloun, Marguerite Duras, Laura Alcoba, Marie Ndiaye, Léonora Miano et Rahimi Atiq ?

Inestimable ! Des prix aussi prestigieux que le Goncourt, le Renaudot ou bien encore le Femina attirent les médias, occasionnent des retirages et des implantations spécifiques en librairie qui font exploser les ventes.

Quels sont les thèmes que vous retenir comme populaires auprès du grand public ? Quel est l'horizon de la littérature d'engagement (par exemple d'immigration, liée à la condition de la femme...) en France ? Et en traduction ?

Je dirais plutôt qu'il n'y en a pas. L'immigration est en effet un thème « à la mode » et a même son prix littéraire (prix littéraire de la Porte Dorée, organisé par la Cité Nationale de L'Histoire de L'Immigration) mais cela serait vraiment réducteur de réduire les littératures francophones à ce constat. Comme la littérature française, les littératures d'expression française parlent de tout, de l'enfance, d'amour, d'amitié, de sexe, de violence, de guerre, d'histoire et de questions contemporaines ; la liberté de création est totale et le désir du lecteur sans limite. Calixthe Beyala dans son dernier roman, *Le Christ selon L'Afrique*, parle du commerce malsain des églises évangélistes au Cameroun, Leonora Miano replonge dans l'histoire de l'esclavage sur les côtes africaines, Dany Laferrière nous fait partager son quotidien d'écrivain depuis ses débuts et son intimité d'écriture, etc. Il n'y a pas de territoire délimité ni de règle préétablie, et c'est bien là que se situe le pouvoir de la fiction.

Combien les maisons d'édition investissent-elles aujourd'hui dans la production francophone ? Et dans la production des femmes francophones (femmes auteures ou femmes protagonistes) ?

Je crois qu'il est également assez réducteur de vouloir faire un distinguo entre hommes écrivains et femmes écrivains, et je ne pense vraiment pas que les éditeurs français se posent ces questions. En revanche, sur le choix d'écrivains francophones, j'ai tendance à penser que certaines maisons ont en effet comme des quotas d'auteurs francophones.

La « révolution numérique » a-t-elle contribué considérablement à la diffusion des œuvres francophones ?

Non, malheureusement pour l'heure le livre numérique, et pas seulement pour la littérature francophone, ne représente en France que bien trop peu de parts de marché pour que l'on puisse dire qu'il contribue à une meilleure diffusion des œuvres francophones. Même si personnellement je reste persuadée qu'à plus long terme il peut constituer un enjeu important pour la circulation des ouvrages publiés dans des petites structures indépendantes avec peu de moyens de diffusion/distribution, notamment pour l'Afrique subsaharienne.

5.

Pierre Assouline et Dong Qiang : Les prix littéraires s'exportent-ils ? suivi d'un Entretien avec Pierre Assouline

(**Compte rendu et entretien**, Salon du livre de Paris, Institut français, dimanche 23 mars 2014)

L'édition 2014 du Salon du livre a choisi comme pays d'honneur l'Argentine et comme ville invitée Shanghai. Pierre Assouline, écrivain membre de l'Académie Goncourt, a été invité avec le président du jury du Prix Fu Lei, Dong Qiang, lors d'une conférence ayant pour thème « Les prix littéraires s'exportent-ils ? »

Il est de notoriété publique qu'il y a plusieurs prix Goncourt (Prix des lycéens, de la nouvelle, de la poésie, du premier roman, de la biographie, de la jeunesse). On sait moins qu'il y a des traducteurs spécialisés pour les prix Goncourt, comme il y en a pour le Prix Nobel. Le testament d'Edmond Huot de Goncourt crée le prix littéraire en 1896 pour récompenser des écrivains « d'expression française », qui commence sa longue histoire le 21 décembre 1903 avec John-Antoine Nau, lauréat californien. A l'exception de René Maran, premier Goncourt antillais décoré pour son roman *Batouala* en 1921, il faudra attendre 1987 pour le premier lauréat marocain (Tahar Ben Jelloun, *La nuit sacrée*). Dong Qiang, professeur de littérature française à l'Université de Pékin et traducteur, remarque que la Chine aussi a une tradition ancienne de prix littéraires et que le prix Fu Lei, créé par l'Ambassade de France en Chine en 2009, récompense le travail des traducteurs d'ouvrages francophones en langue chinoise. Fu Lei a été traducteur d'Honoré de Balzac et de Romain Rolland, mais aussi un critique d'art important dans le paysage littéraire chinois avant de se suicider avec sa femme Zhu Meifu au début de la Révolution culturelle. En revanche, si Fu Lei a traduit et permis la diffusion de Balzac et Romain Rolland, les Chinois ont commencé à étudier Proust seulement dans les années 1980, date tardive par rapport aux Japonais, qui ont une tradition bien ancrée des études proustiennes comme la *Recherche du Temps Perdu* : « Chez nous on dit que Proust est trop long et la

vie trop courte », soutient Qiang. Mais, de nos jours, il y a une reconnaissance passionnée de ces œuvres et beaucoup de traducteurs spécialisés : « Au temps de Chirac, il y avait des échanges culturels entre la Chine et la France, et le Président en personne a décoré des traducteurs de Proust. Aujourd'hui, en plus, on a des traducteurs très courageux qui pensent que ces œuvres, traduites de longue date par plusieurs personnes, méritent d'être retraduites, de bout en bout, par une seule plume, ce qui leur donnerait l'uniformité et l'unicité de l'original ». A ce titre, le Prix Fu Lei est important car, souvent, « les auteurs étrangers sont massacrés ». Mais son chemin n'est pas sans difficulté. Un prix doit avoir de la reconnaissance, du prestige, de la notoriété, surtout quand il s'agit un jeune prix.

Assouline livre son analyse : le Goncourt, lui aussi parti de zéro, est désormais le prix littéraire français le plus ancien et prestigieux. La récompense, apolitique, a d'abord été créée contre l'Académie française, trop conservatrice dans ses goûts. Aujourd'hui, elle est décernée chaque année par des écrivains indépendants au cours d'une rencontre annuelle dans le restaurant « Chez Drouant », ce dernier étant maintenant intimement attaché au prix lui-même. Après tout cela, continue Assouline : « Si vous voulez que vos livres aient du succès, trouvez des critiques pour qu'ils en parlent mal ! »

Le Prix Fu Lei est un prix pour toutes les littératures, pas seulement pour les francophones. Pour Qiang, « le Prix Goncourt est français et il s'adresse à tous les Français, mais nous sommes chinois et le français n'occupe qu'une petite place dans la place déjà mince qu'occupent les littératures étrangères. J'ai dû inviter le Prix Nobel Le Clézio et imposer aux journalistes qui voulaient l'interviewer de parler du Fu Lei pour donner un peu de prestige au prix et donner une chance d'ouverture au monde chinois vers l'extérieur ».

La traduction est une affaire d'alchimie entre l'auteur et le traducteur : « C'est toujours un remariage entre un grand traducteur et un grand écrivain. Si vous n'avez pas un grand interprète de la musique, vous ne pourrez pas valoriser un bon compositeur. Il faut des affinités. C'est un art, ce n'est pas seulement de la formation ». De son expérience de traducteur, Qiang parle d'une sorte de réincarnation : « une traduction c'est un autre corps ». Traduire est plus difficile qu'écrire selon Baudelaire, si on pense à ses témoignages en traduisant Edgar Allan Poe. Ecrire nous permet d'éviter des obstacles, mais la traduction oblige à faire face à tous les sujets. Qiang résume ce concept : « l'écriture c'est une expression de soi-même, pour traduire il faut entrer dans l'Autre ».

Avec humour, Assouline assure que la première chose qui distingue le Prix Goncourt des autres, c'est que l'on se retrouve le 10 de tous les mois pour déjeuner : « notre bureau, c'est la salle à manger. Mais on mange et on boit après, avant on travaille. De 11h00 à 13h00 on parle de livres. Cela tous les mois, sauf le mois d'août ». L'été, ces « écrivains indépendants » restent en contact pour échanger leurs opinions sur les livres qu'ils lisent, et c'est une occasion précieuse pour avoir des

renseignements des plus variés. Le premier mardi de septembre, on établit une liste, réduite à huit titres le mois suivant. Quinze jours plus tard, on arrive à cinq titres. C'est un moment crucial : « on parle énormément, on échange des idées et on décide. Il y a des débats très violents ».

Le jury du Prix Fu Lei est très différent de celui du Goncourt. Il est constitué à parts égales de Français et de Chinois. La valeur de l'écrivain primé dans le contexte français est primordiale. Le jury se compose comme le Booker Prize anglais de chercheurs, gens des médias, critiques, et pas uniquement d'écrivains. La seule obligation est la présence d'un écrivain-philosophe de langue chinoise pour garantir de la traduction. Pour Qiang, si un livre est mauvais, la traduction sera forcément modeste, mais si un livre est magnifique et la traduction modeste, cela change notre perception du livre. Il faut donc se montrer strict. Pour choisir le lauréat, l'opinion des lecteurs comme des experts est consultée.

Vers la fin de la conférence, on apprend que le traducteur de *Gallimard, un demi-siècle d'édition française* d'Assouline a reçu le prix Fu Lei. Qu'en pense Assouline ? « Le traducteur m'a écrit, il a beaucoup insisté. Je l'ai rencontré et on s'est appréciés, je suis content qu'il ait été décoré parce qu'il a fait un bon travail, mais le livre, c'est le mien ! », est la réponse de l'écrivain.

À la suite de notre rencontre à la Conférence, Pierre Assouline accepte cordialement de répondre à quelques questions concernant la littérature et la francophonie. L'étiquette francophonie a-t-elle encore du sens en 2014 ?

Personnellement je n'y suis pas attaché, je crois que la patrie de l'écrivain est sa propre langue, donc je ne fais pas de différences. Les derniers salons du livre ont donné lieu à de nombreux débats à propos des définitions « francophone » ou « francophonie ». L'écrivain francophone est celui qui écrit en français, et c'est pour moi le seul véritable critère.

Comment expliquez-vous alors cette nécessité récurrente de souligner, comme vous dites, la différence dans les mots « français » et « francophone » ?

C'est une sorte de « ghetto », quelque chose lié à la société, à notre héritage postcolonial. Nous devons faire plus pour changer cette étiquette dans les bibliothèques et les universités. Elle masque et transmet une sorte de mépris qui doit être combattu.

Accueillir les écrivains francophones d'ailleurs au sein de la langue et de la littérature française représente quoi selon vous ?

On a besoin en France de se renouveler, irriguer l'imaginaire et la langue française. Salman Rushdie, exceptionnel écrivain anglo-pakistanaï, est un exemple de la richesse d'un mélange. En France cela arrive par des écrivains qui viennent notamment de l'Afrique du Nord et par des écrivains

martiniquais, antillais, comme Patrick Chamoiseau, et par des écrivains européens aussi qui ont choisi la langue française.

Pourquoi le cas anglais est-il différent ? On parle d'« ouverture » vers la littérature et les auteurs qui viennent des colonies, aujourd'hui considérés littérature anglaise et écrivains anglais, tout simplement.

La société anglo-saxonne dans son ensemble, en prenant en compte les anciennes colonies d'Afrique noire et certains pays du Commonwealth, fait preuve d'une réelle ouverture culturelle. Les écrivains se reconnaissent sous la même bannière, celle de la culture britannique. Donner de la valeur à la diversité et en faire une richesse est un enjeu primordial.

Il y a-t-il une politique de quelque sorte derrière un si grand nombre de prix francophones pendant ces dernières années ?

Absolument pas, les gens imaginent toujours tous types de complots pour les récompenses, mais c'est simplement un choix littéraire.

Pierre Assouline, vous êtes un grand lecteur de littérature étrangère. Que représente-t-elle pour vous ?

Du fait de mes origines, je parle arabe et espagnol. Connaître des ouvrages étrangers est fondamental pour un critique littéraire de la littérature française, l'inverse serait une grande lacune.

Quel futur pour la littérature française ?

Il faut continuer dans ce processus d'hybridation. Ionesco et Beckett ont énormément enrichi notre culture, notre capacité d'ouverture. La littérature est comme un livre, elle est née pour être ouverte.

Références bibliographiques

Assouline, Pierre. *Du côté de chez Drouant : cent dix ans de vie littéraire chez les Goncourt*. Paris : Gallimard, 2013.

---. *Gaston Gallimard : un demi-siècle d'édition française*. Paris : Gallimard, 2006.

6.

L'Europe et le livre

(Compte rendu, Salon du livre de Paris, Grande scène, lundi 24 mars 2014)

Animée par Jacques Toubon, la conférence « L'Europe et le livre », organisée dans le contexte du Salon du livre 2014, invite à une table ronde Michel Barnier (Commissaire européen en charge du marché intérieur), Vincent Montagne (PDG de Médias Participation et Président du Syndicat National des Editeurs), Karine Tuil (auteure) et René Strien (éditeur allemand, anciennement Aufbau), pour discuter des grandes orientations qui engagent l'avenir du livre en Europe : « Quel est l'impact des

politiques européennes sur la culture, qu'il s'agisse de concurrence, de prix, de droit d'auteur ou de fiscalité ? Faut-il une véritable politique de la culture en Europe ? »

Le premier enjeu soulevé est celui du marché intérieur. Selon Toubon, il doit être considéré comme un espace de production susceptible d'encourager et de favoriser la création. Pour soutenir ses industries créatives et culturelles, l'Union européenne doit se doter d'un programme et d'objectifs communs. Les auteurs et les partenaires de l'industrie du livre doivent mieux faire face à une économie mondiale changeante et à un environnement technologique en constante évolution. Il souligne que la France et l'Allemagne ont beaucoup avancé sur cette question grâce à la déclaration commune dernièrement signée en date du 10 février par les Ministres de la Culture Aurélie Filippetti et Monika Grütters. Cet accord, après celui qui avait été adopté au mois de septembre 2013 par les organisations professionnelles françaises et allemandes, présente un caractère historique parce qu'il permet d'avoir aujourd'hui une conception commune de l'action à mener à Bruxelles. L'industrie culturelle vit une époque très intéressante, particulièrement dans sa dimension mondiale. Les traductions sont de plus en plus importantes, mais surtout, les œuvres francophones sont facilement accessibles en numérique ou en livre. Les cinquante-deux pays francophones représentés au Salon du livre en sont un témoignage vivant.

Selon Montagne, la question qui frappe, est autre : actuellement la langue chinoise est la première langue traduite du français, devant l'allemand, l'espagnol et l'anglais. 11.50% des traductions des œuvres publiées par des éditeurs français vers l'international ont lieu en Chine. Cette évolution révèle une fois de plus qu'on évolue dans un univers ouvert, mais qu'il faut trouver des règles pour une mise en ordre du nouveau contexte, pour le rendre favorable à l'Europe et à la France. La loi Lang (loi française de 1981, qui doit son nom au ministre de la culture du gouvernement Mauroy, Jack Lang (PS), limite la concurrence sur le prix de vente, afin de protéger la filière et de développer la lecture), actuellement adoptée par onze pays européens et trente-sept pays au monde, et la récente réunion à la Diète japonaise avec des parlementaires français montrent qu'il y a une vraie préoccupation de la protection des œuvres et de la culture. La culture linguistique locale ne fonctionne plus dans le cadre d'une exception mais dans un cadre industriel. Michel Barnier souligne que l'ensemble des industries créatives représentent l'un des secteurs les plus prospères de la France. Au niveau européen, la situation est presque identique : faut-il donc une véritable politique de la culture en Europe qui permette de ne pas subir les pressions d'opérateurs internationaux qui voudraient bien voir disparaître les droits d'auteur ? Pour Montagne, le droit d'auteur « n'est absolument pas un obstacle, mais la garantie de la création éditoriale. Par contre, au vu des récents rapports européens, vingt-cinq pays sur vingt-huit ne sont pas favorables à l'ouverture de la politique des droits d'auteur. Cela est particulièrement contradictoire parce qu'il consacre l'irresponsabilité des intermédiaires. La

diversité éditoriale repose sur cette construction : le créateur doit être rémunéré pour être libre, autrement d'autres le payeront à notre place, et organiseront le marché selon une forme de censure potentielle. »

Président du SNE, Montagne est aussi éditeur et promoteur de la plateforme numérique IZNEO. Cette plateforme de diffusion et de distribution, qui regroupe vingt-cinq éditeurs de bandes dessinées, a été censurée par Apple sur ses tablettes sur l'allégation de non-conformité. D'après Toubon, plus que la question du commerce, le plus grand risque auquel nous sommes confrontés est la perte de la diversité culturelle ainsi que la liberté des créateurs : « ce sont les valeurs de la création européenne qui sont en jeu ». D'autre part, l'éditeur allemand Strien met en relief la contradiction entre logique économique et logique culturelle. A l'échelle mondiale, les intérêts de ces industries culturelles (qui expérimentent à la fois l'ouverture culturelle et la standardisation) sont nécessairement contradictoires avec le respect de la diversité culturelle. Pour ces raisons, la plupart des entreprises acceptent de tenir compte des influences d'autres acteurs internationaux et des logiques commerciales. Les grandes maisons d'édition comme Gallimard ou Aufbau font des choix à la fois éditoriaux et économiques, mais il y a aussi un facteur extra-commercial qui joue un rôle important, à savoir le lecteur, ce qu'il aime lire, son âge. Au final, beaucoup d'espoir repose en lui, car il est garant avec ses goûts de la pluralité et de la diversité culturelle.

L'auteure Tuil, publiée chez Grasset, note qu'aujourd'hui il faut lutter pour préserver le droit d'auteur autant que pour un droit moral : « Comment protéger notre travail autrement d'un point de vue économique ? Amazon et les autres grands opérateurs numériques ont leurs exigences mais les librairies et auteurs en ont d'autres : le livre n'est pas un produit comme les autres, il n'est pas low cost. »

Le droit d'auteur a deux-cent-cinquante ans et concerne tous les domaines de l'art, mais avec la numérisation et des réseaux qui permettent d'accéder facilement à toutes les formes de création culturelle (livres numériques, jeux vidéo, collections numérisées, collections du Louvre sur un écran commandé par l'utilisateur), il devient de plus en plus difficile à contrôler. La chaîne allant de l'auteur jusqu'au consommateur est longue. Par conséquent, explique Toubon, les intermédiaires techniques dominent le marché et non pas les éditeurs ou les auteurs. Il reste aux usagers la responsabilité de choisir de payer le droit d'auteur et donc la liberté de lecture : « La gratuité c'est le piège. La valeur de l'œuvre disparaît avec la disparition de la valeur pécuniaire ». La lecture publique, continue-t-il, est favorisée par la diffusion numérique. Il est essentiel de bien organiser ce marché. La culture et la création constituent l'une des solutions à la crise notamment économique que connaît le continent européen. A ce propos, Toubon exhorte les instances européennes à faire preuve de bonne volonté pour réformer les orientations futures de leurs politiques publiques et industrielles.

Qu'en pense Barnier ? Commissaire européen en charge du marché intérieur depuis 2010, il a beaucoup travaillé dans le domaine de la propriété intellectuelle : « Rien ne peut se faire sans des alliances au niveau européen, sans une coalition qui permette de s'imposer, de convaincre, sur un certain nombre de questions. Après cela, les éditeurs, les libraires, les auteurs doivent offrir aux usagers, dans l'univers physique des livres papier de bonne qualité, ou dans l'univers numérique une large offre, exhaustive et à bon marché sur plusieurs sujets. Il faut élaborer une politique de l'offre ».

C'est le double tranchant du marché intérieur selon le Commissaire : les troubles du secteur financier d'une part et l'unité et la cohérence de l'autre. « On ne doit pas construire un peuple européen, il n'y en a pas, donc on n'aura pas besoin d'uniformité : il y a vingt-huit nations, vingt-quatre langues officielles. L'enjeu c'est de travailler ensemble, de mutualiser tout ce qui doit l'être, pour être plus forts, sans fusionner. La différence est importante, chacun y tient. » Le droit d'auteur est une partie de la propriété intellectuelle, l'idée de la gratuité peut être attrayante mais aussi être un piège, à la fois pour l'identité européenne et pour l'économie.

Barnier poursuit : « La diversité culturelle est la force même de l'Europe du moment qu'on décide de travailler ensemble, de partager, de mutualiser, pour être capable dans un monde globalisé de résister et faire comprendre notre voix face aux grands auteurs mondiaux, notamment américains et chinois ». D'autre part, la propriété intellectuelle n'est pas seulement restreinte aux livres et aux auteurs. Elle vaut pour tous ceux qui créent, et elle est strictement liée à la question du brevet européen. En ce qui concerne l'industrie culturelle, le Commissaire européen suggère aux libraires, éditeurs et bibliothécaires quatre pistes à suivre : enlever les obstacles au commerce électronique, « avec modération, mais s'ouvrir » ; développer le paiement sécurisé par carte ; améliorer la qualité des livraisons ; et numériser les livres hors du commerce pour les remettre de nouveau à disposition des lecteurs. C'est une erreur, selon Barnier, de privilégier le papier par rapport au numérique. Parmi les Etats-membres, et face à Amazon, Kindle ou Tolino, l'opinion commune est qu'Internet représente une exceptionnelle occasion de développement mais que le rôle des éditeurs et des libraires est fondamental pour maintenir un équilibre. Encore loin d'être atteint, mais pas hors de portée. En dernière instance, le choix de la responsabilité incombe aux citoyens.